

7 Novembre
1936

confier le gouvernement à la nouvelle équipe qu'on lui a imposée. Le premier ministre, Hilmet Souleiman, chef nationaliste, est un adversaire déterminé de l'alliance avec l'Angleterre. Son premier acte a été de dissoudre le parlement. Le coup de force irakien, qui équivaut pratiquement à l'institution de la dictature militaire de Sidky bey, a réussi sans lutte violente. Il a suffi de quelques bombes lancées sur le quartier des ministères pour que le gouvernement légal s'effondre. On affirme, toutefois, que le ministre de la Défense nationale a été assassiné et que Yassin pacha et le ministre des Affaires étrangères se sont enfuis, l'un en Syrie, l'autre au Caire. Par mesure de précaution, et sans qu'une intervention soit actuellement envisagée, des troupes britanniques ont été alertées en Palestine et en Egypte. — R. L.

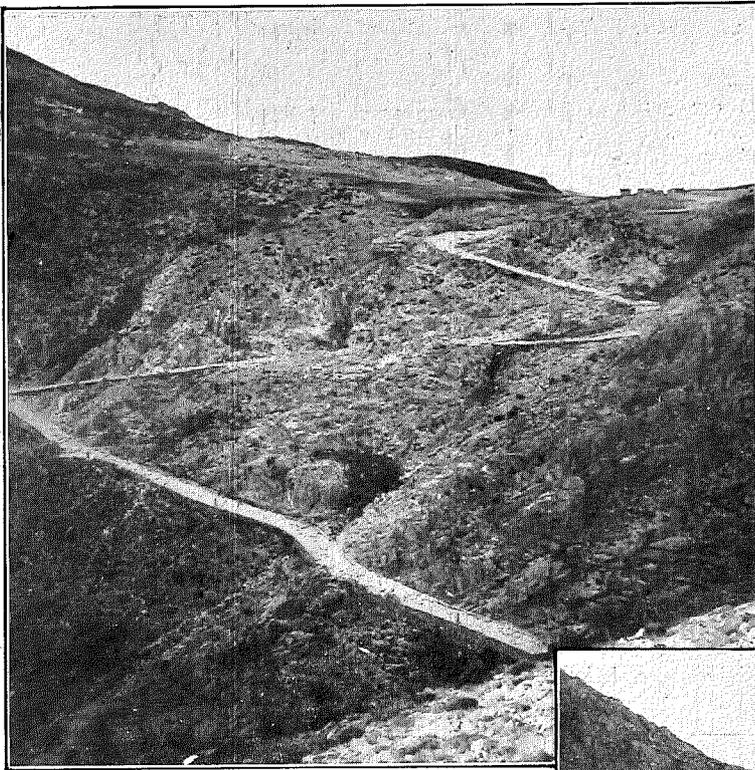
LA GUERRE ESPAGNOLE

La guerre d'Espagne a été marquée, la semaine dernière, par un fait nouveau : pour la première fois les gouvernementaux, qui, jusque-là, semblaient n'opposer à leurs adversaires qu'une résistance passive, sont passés à la contre-offensive et ont pris l'initiative d'attaques violentes en plusieurs points du front semi-circulaire qui, par le nord-ouest, l'ouest, le sud et le sud-ouest, tend à refermer sur Madrid la tenaille des troupes nationalistes. Cette réaction a été rendue possible par plusieurs circonstances. D'abord, une discipline tardive a été introduite chez les rouges, les miliciens ayant été incorporés dans l'armée régulière. Ensuite, la mobilisation de tous les hommes valides, de dix-huit à quarante-cinq ans, a accru les effectifs. Mais surtout les gouvernementaux ont disposé d'un matériel que, jusque-là, ils ne possédaient pas. Leur aviation a été très renforcée et ils ont pu mettre en ligne de nombreux engins motorisés, notamment une quarantaine de chars de combat. Il est probable que ce matériel leur a été envoyé de Russie. Enfin, leur haut commandement paraît avoir été réorganisé. S'il faut en croire les affirmations répétées des nationaux, ce serait un général russe — l'attaché militaire soviétique, que ses capacités militaires, lors de la guerre contre la Pologne, avaient distingué — qui aurait pris en main la défense de Madrid.

Il en est résulté sinon un flottement, du moins un temps d'arrêt dans la pression exercée autour de la capitale par les armées qui l'investissent. Les communiqués gouvernementaux ont célébré un peu hâtivement peut-être cette « grande victoire », en annonçant que Madrid était « sauvée » et que la République livrait sa « bataille de la Marne ». Les radios de Séville, tout en enregistrant les attaques, ont assuré qu'elles avaient été brisées, et pendant plusieurs jours les contradictions ont été plus flagrantes que jamais entre les deux partis belligérants. En fait, le principal effort des gouvernementaux s'est porté, au sud de Madrid, sur un front d'une trentaine de kilomètres, ayant pour axe la route de Tolède. Quelques villages ont été repris, l'avance a atteint, en son point maximum, une quinzaine de kilomètres jusqu'à Torrejon et la ligne de chemin de fer d'Aranjuez a été dégagée, de sorte que des trains blindés ont pu y circuler à nouveau et effectuer un ravitaillement qu'il avait fallu interrompre.

Mais cet avantage n'a sans doute été que momentané. Dès le 31 octobre, les colonnes du général Varela avaient reconquis le terrain perdu et repris leur avance vers le nord, jusqu'à une vingtaine de kilomètres de Madrid (à la hauteur d'Humanes et de Pinto) et à proximité de Getafe, dont l'aérodrome, déjà sérieusement endommagé par les bombardements aériens, a été à peu près détruit par le feu de l'artillerie lourde. En même temps, des raids d'avions aux effets meurtriers — l'un d'eux aurait fait quelque 200 victimes — jetaient la panique dans la population madrilène, ils lançaient aussi des tracts révélant une situation dont les autorités étaient parvenues, jusque-là, à dissimuler la gravité. Simultanément, une démonstration navale était faite sur la côte nord de la Catalogne, à proximité de la frontière française. Elle laisse présager, pour un avenir prochain, une tentative de débarquement sur ce point.

Le président Azana, en dépit des protestations des extrémistes, est toujours à Barcelone. La plupart des ministres, sous prétexte de missions, ont quitté Madrid où M. Largo Caballero est à peu près seul à représenter le gouvernement. D'ailleurs, un remaniement ministériel a été réclamé par la Confédération nationale du travail et la Fédération anarchiste ibérique, afin de faire participer officiellement les anarchistes au pouvoir. En ces heures tragiques, la terreur rouge règne de plus en plus dans la malheureuse capitale.



La voie romaine qui serpente au col del Pico.

DANS L'ESPAGNE EN GUERRE

par JEAN CLAIR-GUYOT,
envoyé spécial de « L'Illustration ».
(Voir notre précédent numéro.)

AVEC LES TROUPES VICTORIEUSES DU GÉNÉRAL VARELA

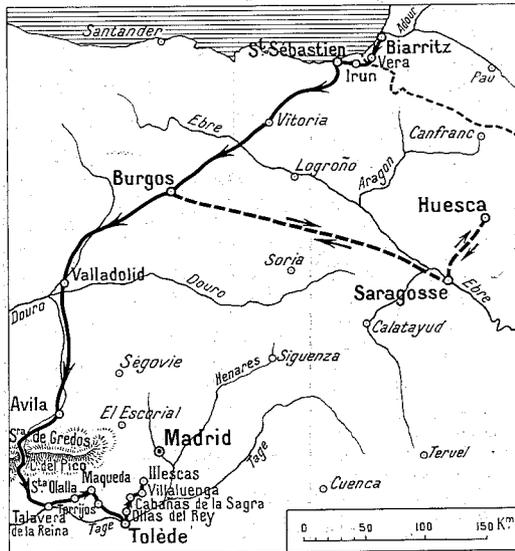
Talavera de la Reina, 18 octobre.

Peut-être ailleurs qu'en Espagne croyait-on apprendre très vite la nouvelle de la prise de Madrid après la délivrance de Tolède ? C'était ne pas bien évaluer ce que représente une pareille entreprise.

Pour délivrer Tolède coûte que coûte, afin d'éviter le massacre certain de plusieurs centaines de héros, le général Franco réussit une opération d'une rare audace stratégique. A son commandement, ses troupes avaient foncé en flèche et, de Talavera de la Reina jusqu'à Tolède, s'étaient avancées de 85 kilomètres sur un front large seulement de 3 kilomètres. Elles avaient ainsi exposé leur flanc aux coups de l'adversaire.

Tolède dégagée, il importait donc pour les nationaux de redresser dans ce secteur la ligne de leur front au sud-ouest de Madrid afin de consolider les positions acquises. Cela fut la tâche des troupes du général Varela pendant les deux dernières semaines.

L'offensive fut amorcée le 16 octobre, largement développée le lendemain et poursuivie victorieusement jusqu'à l'objectif convoité : Illescas.



Itinéraires de notre envoyé spécial en Espagne.

De Burgos à Saragosse et Huesca, notre collaborateur n'a pu indiquer d'une manière précise la route qu'il a utilisée.

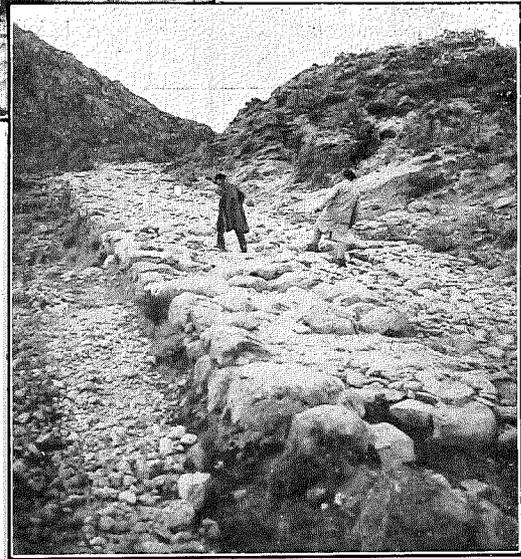
à mi-chemin entre Tolède et Madrid. Au total, une avance de 35 kilomètres amenant l'armée des nationaux à une trentaine de kilomètres au sud de la capitale.

Ce sont ces dernières opérations que j'ai suivies de bout en bout et dont je vais tenter de résumer les péripéties.

DE BURGOS A TOLÈDE

Après ma rapide mais utile expédition à Huesca, j'étais donc revenu à Burgos d'où je me préparais à descendre vers Tolède, à 600 kilomètres dans le Sud.

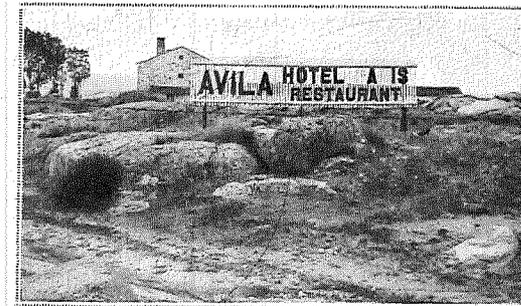
Qui veut voyager actuellement en Espagne (où



Un détail de la chaussée romaine.

les trains ne circulent plus ou que très imparfaitement) doit d'abord trouver une automobile, ce qui n'est pas toujours facile la presque totalité des véhicules ayant été réquisitionnés par les belligérants. Il faut ensuite obtenir des laissez-passer. Enfin, il ne reste plus qu'à étudier soigneusement un itinéraire, car il est prudent d'éviter les régions dont les habitants ont des sentiments imprécis.

C'est dans ces conditions qu'à mon retour de Huesca j'ai pu quitter Burgos avec comme but



Avant Avila : un panneau-réclame dont on a déformé le mot « Paris ».

Talavera de la Reina, d'où je pourrais utilement rayonner. J'ai suivi le même itinéraire que celui du général Franco dans sa marche victorieuse jusqu'à Tolède. A Valladolid, on peut voir encore les traces de luttes récentes. Mais tout y semble déjà oublié tant la vie normale y a repris, rendue plus active même grâce à l'appoint des militaires qui y circulent en grand nombre. J'eus, dans cette ville, un peu de difficultés à découvrir l'hôtel qui m'avait été recommandé. C'est que, ces temps derniers, dans un accès de mauvais humeur qui ne se produirait peut-être plus, des manifestants obligèrent le patron à modifier son enseigne : « hôtel de Paris ». Ainsi l'établissement est devenu :

7 Novembre
1936

hôtel de Castille. En adroit commerçant, l'hôtelier s'est excusé près de moi de ce qui n'est que passer, m'a-t-il affirmé. Puis il s'est démené pour me trouver un logis en ville, car partout en Espagne on se dispute les chambres dans les centres de l'activité politique du moment.

Au dîner, à l'hôtel de Paris — non: de Castille — alors qu'on avait curieusement dévisagé à son entrée dans la salle à manger le « reporter français » qui venait de s'asseoir à une table, un hasard malencontreux fit qu'au cours du repas un haut-parleur de T. S. F. qui diffusait aux convives les dernières nouvelles annonça : « On a pu s'emparer, ce matin, de l'aviateur de l'armée rouge qui avait réussi la veille à sauter avec son parachute hors de l'appareil abattu par les nationaux. Cet aviateur est de nationalité française. » Je me sentis très gêné, bien qu'à vrai dire personne dans la salle ne m'eût décoché un regard malveillant.

De Valladolid à Avila, la campagne, ondulée et souvent verdoyante, est agréable.

Avila n'a pas besoin d'être présentée. On la reconnaît aussitôt lorsqu'on débouche dans la riche région qu'elle domine. Ses vieux remparts, roussis par le soleil au cours des siècles ; ses églises

célèbres, pleines de richesses artistiques ; ses rues tortueuses et ses jolies places grouillantes d'une population exubérante sont justement réputés. Mais, dans les circonstances présentes, je n'ai pu m'attarder à apprécier ces beautés.

A une dizaine de kilomètres d'Avila, au pied de la sierra de Gredos que je devais franchir par le col del Pico, je rencontrai deux de mes confrères amis, un Français et un Anglais, installés sur un pré pour se restaurer. Ils m'invitèrent à partager leur collation, ce que j'acceptai avec plaisir, avant d'achever mon étape.

Pour monter au col del Pico, la route s'accroche



Un pique-nique de journalistes dans la sierra de Gredos.



Les remparts d'Avila.

comme elle peut aux flancs escarpés des montagnes. C'est sur ce rude chemin que les troupes du général Franco durent s'engager en septembre dernier pour poursuivre leur avance en direction de Talavera de la Reina. Franchir ce col sauvage était une entreprise redoutable, car deux cents hommes décidés, armés de quelques mitrailleuses, auraient pu s'opposer là au passage d'une armée. Les rouges furent cependant incapables d'une résistance efficace. Les troupes du général Franco passèrent le col et redescendirent sur l'autre versant, verdoyant, grandiose et où serpente encore une voie romaine en excellent état de conservation.

Autant le versant du côté d'Avila est dénudé et couvert de rocs, autant celui du côté de Talavera est luxuriant de végétation, avec ses châtaigniers centenaires et ses oliviers au feuillage argenté.

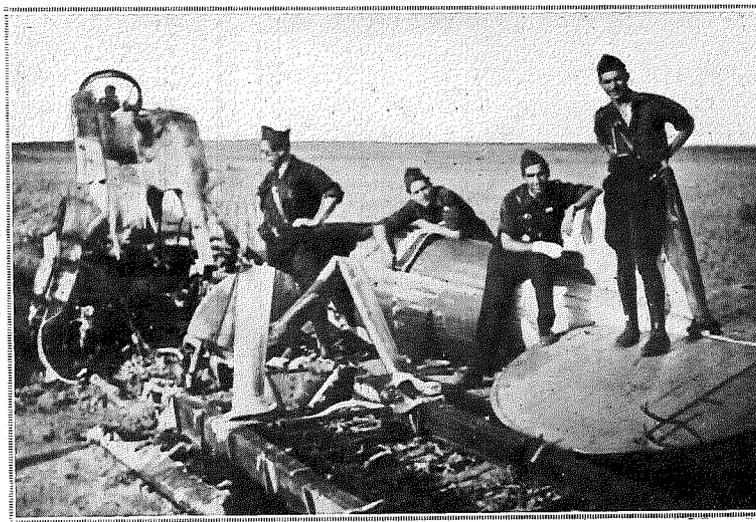
A mon arrivée à Talavera de la Reina, il faisait nuit déjà. Mais les rues de la ville étaient animées d'une foule bruyante. Sur la place une musique militaire jouait des airs patriotiques dont les paroles étaient chantées par tous ceux qui écoutaient le concert. Les cafés étaient bondés. Il y a un mois les rouges terrorisaient les habitants. Maintenant chacun a retrouvé le calme et reprend goût à la vie.

Le lendemain matin, je m'occupai d'obtenir un nouveau laissez-passer me permettant de me rendre dans l'après-midi à Tolède.

De Talavera à Tolède il y a un peu moins de 100 kilomètres. C'est maintenant une étape historique, toute palpitante encore des souvenirs tragiques de la marche audacieuse du général Franco



La place centrale d'Avila où flotté le drapeau aux deux couleurs.



Sur la route de Talavera : les débris d'une voiture blindée et d'un avion gouvernementaux.

fonçant à travers les lignes des gouvernementaux pour aller sauver les braves qui se défendaient désespérément dans l'Alcazar. En maints endroits la chaussée est défoncée par les obus ou les bombes.

Sur les bas côtés et jusque dans les champs, des automobiles, des camions, disloqués par les explosions, crevés par les projectiles ou incendiés, sont restés où ils se sont immobilisés, touchés à mort au cours de luttes acharnées. Là, c'est un char d'assaut dont les cinq occupants, des rouges, ont été tués par l'explosion d'une grenade lancée à l'intérieur. Plus loin, à 20 mètres des débris de moteurs et de la carcasse des ailes, le fuselage d'un avion gît dans le fossé. Et puis, tout au long de la route, on remarque sur l'herbe, au bord des champs, des taches noircies par le feu, recouvertes d'une cendre lourde et de débris : chacune marque l'emplacement où furent brûlés des cadavres de belligérants et une odeur nauséabonde s'en dégage encore.

On traverse Santa Olalla où tant de maisons sont écroulées ou incendiées. Un peu plus loin, au passage de la route sur le Guadarrama, on a remplacé par des moyens de fortune l'arche du pont que les rouges avaient fait sauter pour pro-

téger leur retraite ; les rives sont toujours encombrées de camions culbutés, de ferrailles d'autos, de débris de toutes sortes.

A Maqueda, dominée par son antique et imposant château fort, on quitte la grande route, pas encore très sûre, pour prendre à droite celle de Tolède. Quelques kilomètres après Torrijos, qui a beaucoup souffert aussi, Tolède apparaît. Mais sa silhouette n'est plus la même. La masse imposante de l'Alcazar ne domine plus la ville. Quelques pans de muraille déchiquetés émergent d'un monceau de gravats encerclés des ruines de cent maisons écroulées. Voilà les restes de ce qui contribuait à l'orgueil d'une cité !

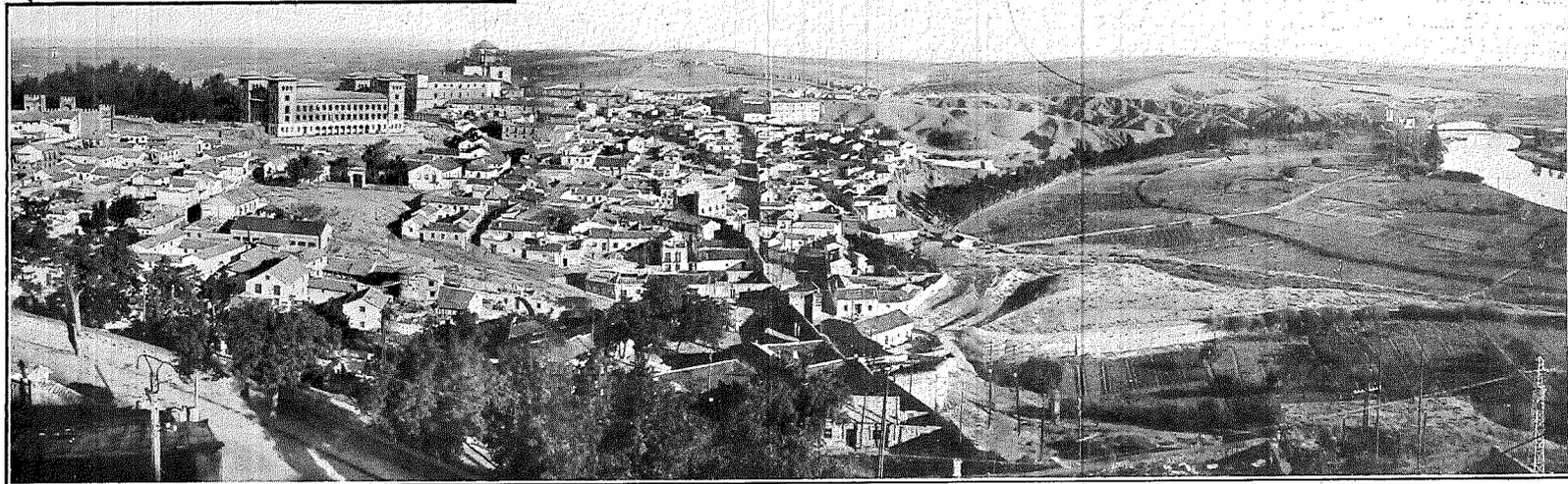
Après avoir pénétré en ville et traversé la place à moitié en ruine, si l'on veut accéder à ce qui fut la cour de l'Alcazar, on doit escalader un colossal tas de décombres dont pas une pierre n'a conservé sa forme. De ce chaos émane une odeur de charnier et d'ordures. Sur le bord du sentier poussiéreux qu'ont déjà tracé les pas des curieux qui se succèdent, voici au milieu d'une boue noire un crâne sur lequel des mouches mordorées butinent les derniers

lambeaux de chair. Dans ce qui fut la cour de l'Alcazar on reste figé d'effroi. Un tremblement de terre n'aurait pas culbuté pareillement une telle bâtisse...

En ville, la vie reprend peu à peu son cours normal. Il y a tant de ruines à relever ! Des malheureux, aidés par des équipes d'ouvriers, fouillent désespérément ce qui reste de leur mai-



Magasin d'habillement dans une église désaffectée de Talavera de la Reina.



Le général Varela suivant, du mirador de Tolède, l'offensive de ses troupes : les deux colonnes, qui devaient progresser jusqu'à Illescas, longeaient la route de Madrid que l'on voit, à droite, ombragée, quittant les faubourgs de la ville et se dirigeant vers le Tage.



Arrivée d'artillerie à Olias del Rey.

son pour tenter de sauver les plus précieux souvenirs.

Comme je me préparais à poursuivre ma visite, j'appris que, le matin même, les troupes du général Varela avaient déclenché cette offensive — à laquelle j'ai fait allusion plus haut — pour déloger les rouges qui menaçaient toujours la ville et tenaient la route de Tolède à Madrid. Voilà ce qu'il était urgent d'aller voir.

Mais pour cela il me fallait un laissez-passer spécial que je ne pouvais obtenir qu'à Talavera. 100 kilomètres en auto, c'est actuellement en Espagne un déplacement insignifiant. En route donc !

Le soir, la nouvelle de l'attaque m'était confirmée et j'étais avisé que les journalistes étrangers présents étaient invités à se trouver le lendemain 17 octobre, à 5 heures du matin, devant le bureau militaire de Talavera d'où des officiers les conduiraient sur le terrain des opérations.

Le lendemain, de très bon matin, tandis que nous roulions vers Tolède, le soleil se leva, magnifique. Avant 8 heures, nous étions auprès du général Varela et de son état-major, sur le Mirador, vaste terrasse de Tolède d'où l'on découvre vers le nord un panorama verdoyant, coupé à droite par le Tage. C'était là, devant nous, que, depuis 4 heures, deux colonnes, parties des faubourgs de la ville, étaient en action pour refouler les forces gouvernementales. A la jumelle on suivait parfaitement les mouvements des troupes ; le canon tonnait, les mitrailleuses crépitaient.

De son observatoire improvisé, le général Varela, enveloppé dans sa djellaba, observait le développement de l'action. Non loin de là, un poste ambulancier de T. S. F. était installé ; par son intermédiaire le général lançait ses instructions aux troupes, dirigeant la bataille de ce mirador où se coudoyaient les officiers d'état-major et des journalistes.

A 9 h. 30, la canonnade redoublait et le tac tac des mitrailleuses devenait plus nourri. Un peu plus tard on apprenait que le village d'Olias del Rey venait d'être pris.

SUR LA ROUTE DE MADRID DÉGAGÉE

Vers midi, le général décide de se rendre aussitôt sur le terrain conquis et il nous fait savoir qu'il nous autorise à le suivre.

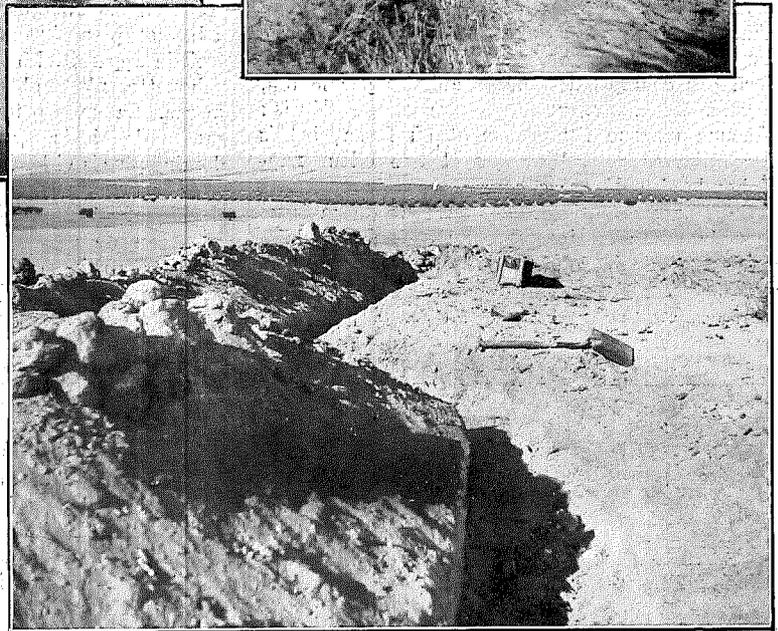
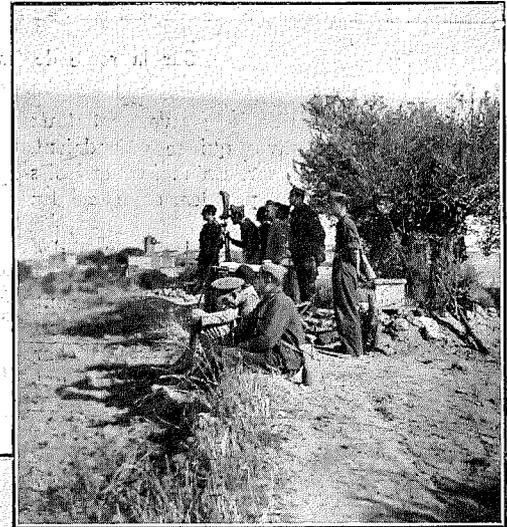
Le chauffeur qui depuis quelques jours me conduit ne paraît pas très enthousiaste. Le désordre du champ de bataille, puis la vue du premier cadavre, celui d'un rouge horriblement déchiqueté, lui font faire une bien vilaine grimace. Le branle-bas guerrier qui l'environne l'impressionne indiscutablement.

Beaucoup de gens se souviennent, bien sûr, de ces interminables convois de camions et de véhi-

cules qui, en France, pendant la grande guerre, défilèrent sur les routes. Des dizaines et des dizaines de camions, identiques de formes, de couleur, d'attributs précisant leur formation, se succédaient, et la monotonie d'un pareil cortège devenait obsédante.

Ici les circonstances donnent un résultat complètement différent. Dans chaque camp, en Espagne, il a fallu improviser beaucoup de choses pour poursuivre la lutte engagée.

Ainsi on a réquisitionné partout, dans les provinces, à peu près tous les camions et les voitures automobiles, de toutes marques, de toutes formes, de toutes couleurs, de tous âges aussi. Cela constitue un spectacle étonnant qui se renouvelle sans cesse et papillote sous la lumière violente d'un ciel sans nuages. Le convoi est bariolé : vert,



Poste d'artillerie et tranchée gouvernementale devant Olias del Rey.

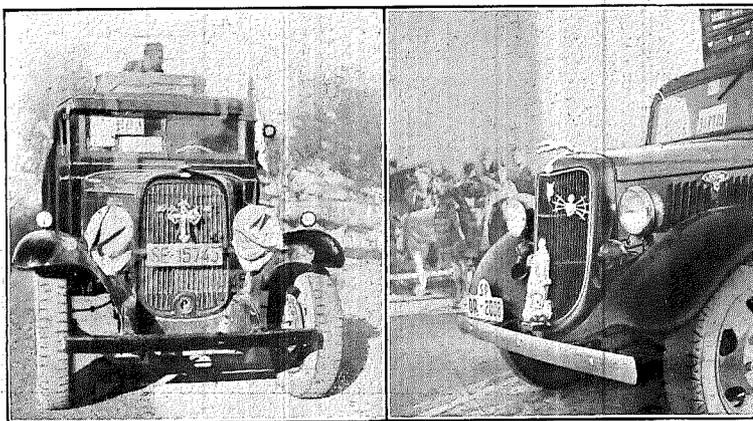
rouge, bleu, violet, blanc, noir, toute la palette. Peu nombreux sont les capots qui ne portent pas un Christ en croix, une Vierge levant la tête dans une extase. Quelques poupées aussi ; j'en ai remarqué une à laquelle on avait, avec adresse, donné une classique attitude de danseuse andalouse.

Pas un homme, également, qui n'ait, fixés sur la poitrine, quelques médailles pieuses et des scapulaires.

Et puis il y a une variété de types dont beaucoup sont profondément racés. Après les Marocains, qui sont nombreux, les hommes de la légion sont d'une grande originalité ; quelques-uns sont accompagnés de leur femme. Dans les camions, les hommes se tassent volontiers un peu pour faire une place à une chèvre, à un goret dont le sort est évidemment d'être mangés.

Ainsi le convoi original s'allonge sur la route et nous le longeons jusqu'à Olias del Rey, le village qui vient d'être conquis par les nationaux.

Un vrombissement dans le ciel. C'est un avion noir qui vole très haut et s'approche. On vient



Un Christ, une Vierge sur les capots d'automobile.

à peine de distinguer que c'est un appareil du camp adverse que déjà on voit surgir deux avions blancs qui le pourchassent. Un rapide combat s'engage. L'avion noir pique tout à coup du nez en marquant le ciel d'une traînée de fumée. Les deux blancs s'éloignent d'une aile légère, croyant à une victoire. Mais ils ont été le jouet d'une ruse. L'avion noir, libéré, se redresse, sans laisser de trace derrière lui, et pique vers son camp.

Mille scènes se succèdent. Une jeune fille retrouve son frère parmi les libérateurs du village ; la joie éclate !

Peu après, on apprend que le corps du commandant Olias del Rey vient d'être découvert dans son P. C. la tête trouée d'une balle. Inconsolable d'avoir vu fuir ses hommes et aussi sans doute pour échapper aux représailles, Hippolito Domingo Ampuero s'était suicidé.

Tandis que la bataille se poursuit, je parcours le terrain abandonné par les vaincus. Il est jonché de débris, de vêtements, de couvertures, de boules de pain, de munitions ; au bord des routes, dans les cours des fermes, des autos et des camions sont



Les camions sur la route de Madrid après la prise d'Illescas.



Une cantinière de la légion.

abandonnés qu'on a rapidement tenté de rendre inutilisables en brisant ou en emportant quelques pièces fragiles ou légères. C'est le tableau complet qui dénonce une fuite précipitée.

Les nationaux poursuivent à grande vitesse, largement, très largement à droite et à gauche de la route de Madrid. A 16 heures, on avait confirmation de la prise de Cabañas de la Sagra, puis de Villaluenga. Aussitôt, derrière le général Varela, nous partons et arrivons à Cabañas de la Sagra qui est, comme Olias del Rey, à cheval sur la

grand-route. A l'entrée du village, les rouges avaient hâtivement élevé un barrage de sacs à terre. Partout on peut suivre la ligne de leurs tranchées, profondément creusées, mais tournées vers l'ouest parce que l'attaque fut lancée contre eux par le sud.

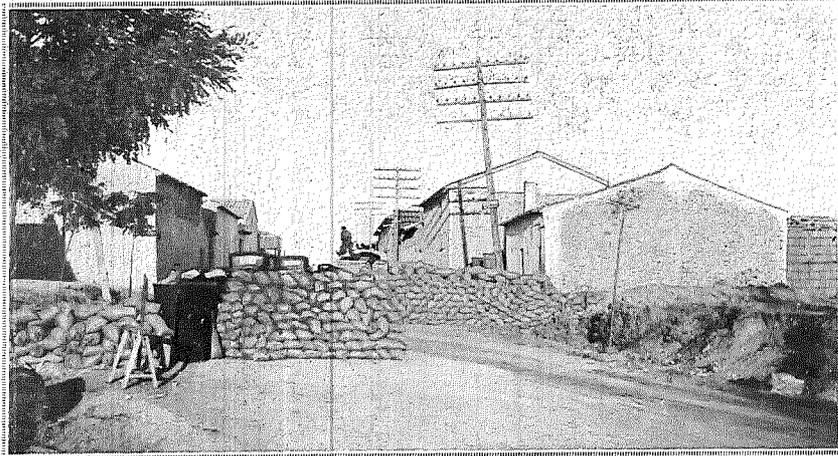
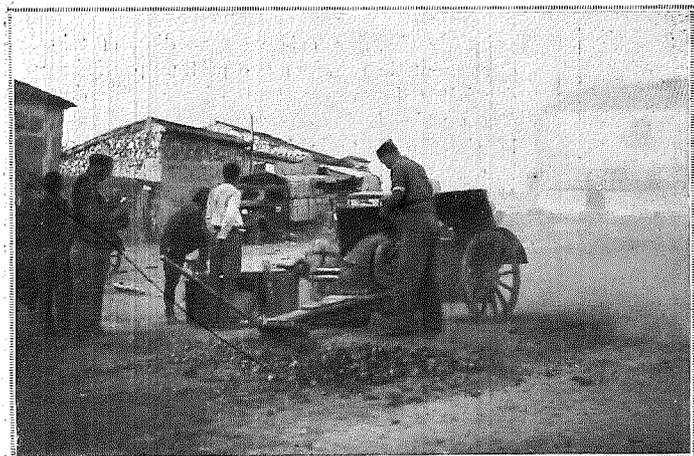
Le dimanche matin 18 octobre, les troupes atteignaient Illescas, petite ville à mi-chemin entre Tolède et Madrid, objectif que s'était fixé pour cette attaque le général Varela. Ainsi, en moins de quarante-huit heures, les nationaux

avaient réalisé une avance de 35 kilomètres les plaçant à une trentaine de kilomètres au sud de Madrid.

Vite en auto pour porter jusqu'à la frontière française nos notes et nos photos. C'est une étape de plus de 600 kilomètres, par Tolède, Avila, Valladolid et Burgos, qui ne s'achèvera que tard dans la nuit...

(A suivre.)

JEAN CLAIR-GUYOT.



A CABANAS. — Canon en action et barrage de sacs à terre abandonné par les gouvernementaux.

UN COIN DU MONDE IGNORÉ

AU PIED DES NEIGES DE L'HINDOU KOUCH

par CHARLES RABOT

Une expédition allemande dirigée par le D^r Albert Herrlich, de Munich, vient d'explorer un coin de l'Asie peu ou point connu, fort intéressant au regard de la politique et de l'histoire, comme de l'étude du terrain et des populations primitives. Ce territoire, si curieux sous tous les rapports, se compose de deux petits pays enfermés dans les plis de monts gigantesques : le Kafiristan ou pays des Kafirs et le Tchitral. Quoique Rudyard Kipling ait placé dans le Kafiristan le théâtre des exploits de *l'Homme qui voulut être roi*, ces noms ne sont guère familiers ; il importe donc d'abord de les situer dans l'esprit du lecteur. Pour cela, le moyen le plus simple est de regarder la carte. Cet examen, « à soi seul, vaut presque un voyage », écrit Paul Morand. Donc, regardons la carte. Immédiatement notre attention est attirée par un énorme relief couvrant la majeure partie de la province indienne du Nord-Ouest et tout le Nord de l'Afghanistan : c'est l'Hindou Kouch, formant comme le prolongement occidental de l'Himalaya, presque aussi formidable que cette chaîne culminante. Ses pics se dressent jusqu'à 7.700 mètres environ, à peu près la hauteur du mont Blanc (4.808 mètres) surmontée par le Gornegrat (3.136 mètres), célèbre belvédère au-dessus de Zermatt, et ses glaciers atteignent parfois une longueur de 30 à 40 kilomètres, plus du double de la Mer de Glace de Chamonix.

Au milieu de ces montagnes colossales, vous découvrez, à cheval sur la frontière anglo-afghane, la longue vallée du Kounar ouverte vers le sud. C'est le Tchitral, dont le bassin supérieur fait partie du domaine britannique. Puis, immédiatement à l'ouest, vous voyez, en territoire afghan, trois autres vallées beaucoup plus courtes, celles de Bachgoul, de Petch et de Ramgoul, orientées également vers le sud ; c'est le Kafiristan ou Nuristan. Ce dernier nom est la dénomination officielle donnée à ce pays depuis quelques années par le gouvernement afghan.

Ces territoires hérissés de montagnes répulsives possèdent une importance stratégique de premier

ordre : ils renferment les clés de l'Inde ; aussi c'est à qui de leurs voisins s'assurera leur contrôle. Situé sur les confins de la Chine et du Turkestan russe, le Tchitral supérieur ouvre une route d'invasion et de commerce de l'Asie centrale vers l'empire anglo-indien, très difficile il est vrai, empruntant à travers l'Hindou Kouch et ses contreforts deux cols glacés fort élevés. L'un d'eux est situé à l'altitude du mont Rose, le sommet culminant des Alpes après le mont Blanc. Néanmoins, en 749, une armée chinoise franchit ces deux passages et pénétra dans l'Inde, exploit qui fait pâlir le fameux passage des Alpes par Annibal.

A la fin du siècle dernier, cet amas de montagnes et de glaciers devint le point névralgique de l'Asie. Postés sur le Pamir, les Russes avançaient vers les territoires britanniques. La lutte entre la baleine et l'éléphant semblait à la veille d'éclater, lorsqu'un accord diplomatique intervint. Aujourd'hui, le calme règne dans ces hautes vallées ; mais pour combien de temps ? En attendant, par mesure de précaution, le gouvernement anglo-indien a installé des postes militaires dans le Tchitral.

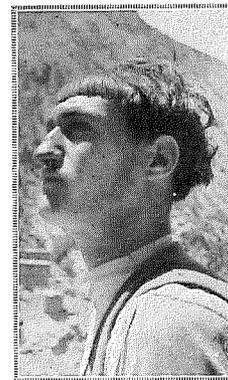
Pour faire ressortir l'importance de ces pays, ajoutons que, dans le Sud, ils sont tout voisins de la fameuse passe de Khaïber, grande route de pénétration dans les Indes en venant de l'ouest.

Quelles que soient sa hauteur et sa largeur, l'Hindou Kouch n'a pas arrêté les conquérants. Non seulement une armée chinoise a triomphé de ce formidable obstacle, comme nous l'avons signalé, mais encore, au début de l'histoire, Alexandre a, lui aussi, franchi à deux reprises ces montagnes dans leur partie occidentale pour envahir la Bactriane, le Turkestan russe actuel, et ensuite pour en revenir et se diriger vers les Indes.



Un des camions de l'expédition tomba au passage d'un gué. Entre temps la rivière ayant grossi subitement, il fallut un long travail pour ramener la voiture sur la rive.

Après ce préambule, abordons l'exposé sommaire de la belle expédition du D^r A. Herrlich. Aujourd'hui, presque toujours, une exploration débute

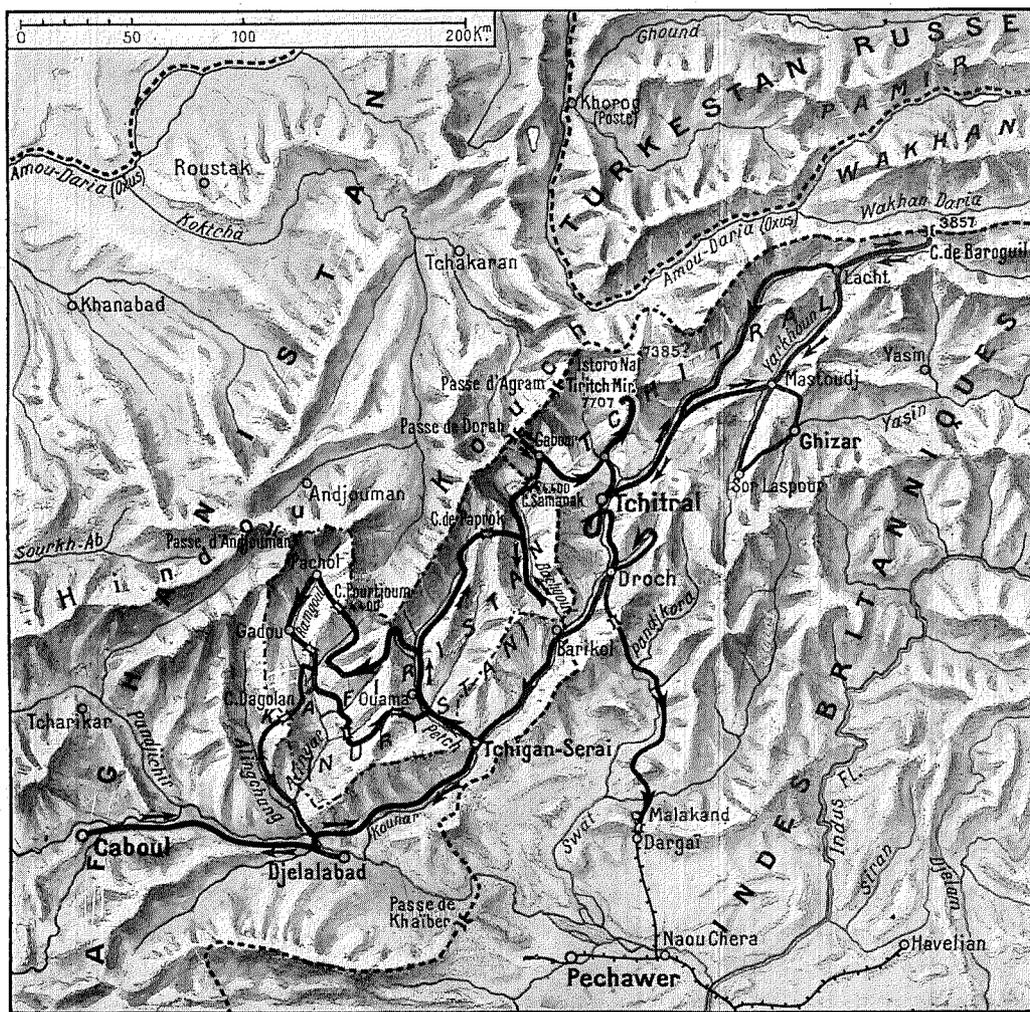


Kafirs de type européen.

par une randonnée en auto. Notre voyageur n'a pas échappé à la règle, et le 28 mai 1935 il quittait Caboul en camion pour atteindre, par la passe de Khaïber, Tchigan Serai, dans la vallée inférieure du Kounar. Après ce village, plus de route ; les bagages sont alors chargés sur quarante mulets, et, le 2 juin, la caravane s'engageait dans les monts du Kafiristan, escortée de trois officiers et de seize soldats afghans. Cette force armée était destinée à faciliter le recrutement des indigènes dont l'expédition aurait besoin pour ses transports. L'Afghanistan n'est plus aujourd'hui fermé aux étrangers. Le gouvernement actuel accueille, au contraire, avec bienveillance les missions scientifiques et leur prête assistance, comme nos savants en ont fait l'expérience. Une délégation archéologique française ayant obtenu, en 1923, pour trente ans le monopole des fouilles en Afghanistan, grâce à l'appui du souverain et aux facilités qu'il lui a accordées, de magnifiques résultats ont été obtenus (voir *L'Illustration* des 22 et 29 novembre 1924).

Dès le départ, la marche de l'expédition allemande devint pénible. Dans ces hautes vallées, point de chemins, cela va sans dire, et très fréquemment, le terrain ne se prêtant pas à l'emploi des bêtes de somme, toutes les charges devaient être portées à dos d'homme. Encore dans ce cas le cheminement de la caravane était-il parfois lent et exposé à de sérieux dangers. Dans les gorges, par exemple, les hommes devaient passer les uns après les autres sur une planche branlante posée au ras de l'eau et soutenue par des pierres plates également instables. A chaque pas on risquait une chute dans le torrent, par suite la noyade.

Pendant six mois, le D^r Herrlich a parcouru le Kafiristan dans tous ses coins et recoins, passant d'une vallée à l'autre par des cols plus élevés que le sommet de la Jungfrau. Son chef a été récompensé de ses peines par d'importants résultats ; il a réussi notamment à pénétrer dans le Kafiristan occidental resté jusqu'ici totalement



Le massif de l'Hindou Kouch, à cheval sur l'Afghanistan et les Indes britanniques.